

Exi(t)il

Félix Samoilovich

La mère pleure et demande au fils pourquoi il part si loin. Et le fils répond : "Loin d'où ?" ¹

On raconte qu'à la soutenance de la thèse de Pierre Clastres, Roger Bastide, membre du jury, avait demandé : « Monsieur Clastres, expliquez-nous quelle est votre méthode ». A quoi Clastres, imperturbable, avait répondu : « Monsieur, je n'en ai pas ».

Ma situation est encore plus embrouillée : ce n'est pas seulement que je n'ai pas de méthode mais, en plus, je n'ai pas d'objet. Ou presque. Enfin, je vais essayer d'expliquer.

Les perceptions plus ou moins spontanées, plus ou moins rigoureuses de l'exil, comme l'exil lui-même, varient avec l'air du temps. C'est pourquoi – sans me prononcer sur l'hypothèse de la mélancolisation du lien social de l'immigré à l'étranger – je voudrais souligner avant tout la préoccupation forte suscitée, chez ceux qui examinent la condition humaine, par la déliquescence du lien social en général. L'exilé ne serait qu'une des figures extrêmes

1. E. Cozarisnky, *Lejos de dónde ?*, Tusquets, 2009. L'auteur ne connaissait pas au moment de titrer son livre un essai sur Joseph Roth, de Claudio Magri, paru au Seuil cette année, dont l'original italien date de 1971.

de ce déclin.

Les temps, en effet, ne sont pas à l'optimisme : les exils « réussis » – on peut supposer qu'ils existent – ont à peine été évoqués hier.

Il faut reconnaître, certes, que l'exil a toujours eu, si pas le visage d'une tragédie, au moins un petit accent de tristesse.

« Maman nous parlait d'un bois blanc de Russie, écrivait Alejandra Pizarnik, poétesse argentine, ... et nous faisons des petits bonhommes de neige et nous les habillions avec des chapeaux volés à l'arrière grand-père... »

Je la regardais avec méfiance. "Qu'est la neige ? Pourquoi faisaient-ils des bonhommes ? Et avant tout, que veut dire arrière-grand-père ?" »

Mais si le passé chagrina, l'avenir du partant pouvait parfois aussi s'annoncer radieux. Le « point de vue mobilitaire », comme on disait il n'y a pas si longtemps, élevait la fuite et l'errance au rang de concepts critiques et, plus encore, de stratégies de résistance.

Gilles Deleuze, par exemple, s'exaltait avec l'idée d'une société qui fuit, plutôt qu'avec celle d'une société qui se contredit, dominante dans la perspective marxiste du monde.

« Dans une société tout fuit, et une société se définit par ses lignes de fuite (...) les grandes aventures géographiques de l'histoire sont des lignes de fuite, c'est-à-dire des longues marches, à pied, à cheval ou en bateau (...) c'est toujours sur une ligne de fuite qu'on crée, certes pas parce qu'on imagine ou qu'on rêve, mais au contraire parce qu'on y trace du réel. »²

Abandon de la lutte alors ? Pas tout à fait, car la fuite pouvait avoir pour l'auteur valeur de combat : « Fuir, dit Deleuze, mais en fuyant, chercher une arme. »³

Discours d'il y a plus de 30 ans, à l'évidence. Il est difficile de ne pas constater aujourd'hui que la fureur, de préférence, on l'élude ; et que, en fuyant, on enterre les armes. Les temps ne stimulent pas les cris de victoire et l'adage gramscien se retourne : les intellectuels abandonnent l'optimisme de la volonté au profit du pessimisme de l'intelligence⁴.

2 G. Deleuze et Cl. Parnet, *Dialogues*, Flammarion, 1977, p. 163-164.

3. Ibidem.

4. Freud traitait autrement la question déjà en 1915 : « Je ne puis être optimiste et me distinguer des pessimistes uniquement parce que le mal, la sottise et la folie ne me mettent pas hors de moi, pour cette simple raison que je les avais à l'avance inclus dans la structuration du monde ». S. Freud, Lettre à Lou-Andreas Salomé du 30/VII/1915.

Et pourtant, si l'exil est souvent douloureux, l'immutabilité peut résulter fatale. « Demeurer enclous dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être », dit Jean-Pierre Vernant⁵. Si Hestia, la déesse du foyer, est rassurante et intime, Hermès, nomade et vagabond, « passe sans arrêt d'un lieu à un autre, se riant des frontières, des clôtures, des portes ». Opposés peut-être, mais indissociables : si l'identité n'est pas mise « en exil », si elle n'assume sa part d'Hermès, elle risque la mort⁶.

Une jeune femme devant qui je recensais, non sans monotonie, les encombrements de l'exil, me répondît sèchement : « Ma famille habite le même le même pâté de maisons depuis le XVII^e siècle ». Elle n'avait pas tort de me contredire ainsi.

L'exil, donc, en tant qu'expression générique, me fait problème. Je suis (presque) convaincu d'être un exilé – et aussi d'en avoir rencontré beaucoup d'autres – mais une nécessité presque logique m'impose tout de suite l'explication et le commentaire, comme si la qualité d'exilé était, par nature, inachevée, insuffisante.

Les commentaires, certes, ne sont pas inutiles lorsqu'il s'agit de préciser une condition. Mais la difficulté, avec l'exil, se présente autrement : vous mettez différentes précisions ensemble et, à la fin, s'annulant les unes avec les autres, par un processus d'évaporation, vous vous trouvez devant une universalité vide ou, si vous préférez, face à une multiplicité épaisse.

Bref, l'exil n'est pas un concept. On y juxtapose des objets hétéroclites : l'émigration, l'immigration (ce n'est pas le même point de vue), les exilés « réussis » et les échoués, les volontaires et leur contrepartie, les forcés, mais aussi exilés intérieurs, et beaucoup d'autres encore. L'exil, par ailleurs, peut être considéré, ou vécu, comme une réalisation existentielle, un malheur sans limites, une catastrophe, ou une chance exceptionnelle.

Information qui a son importance : on calculait, au début du XXI^e siècle, que 155 millions de personnes – presque trois pour cent de la population mondiale – étaient nées dans un autre pays que celui de leur résidence.

Un homme, proche de la soixantaine, universitaire, d'origine aisée, vit seul, reclus dans une grosse propriété familiale de la banlieue bruxelloise depuis plus de trente ans. Il ne voit personne, personne ne le voit. Des membres de sa famille lui apportent chaque semaine ce qu'ils estiment qu'il affectionne manger et peuvent, exceptionnellement, l'apercevoir.

5. J-P. Vernant, *La traversée de frontières*, Paris, Seuil, 2004, p. 180.

6. Ibidem, p. 179.

Il est né en Belgique, et n'a quitté le pays, il y a longtemps, que pour réaliser des études de post-grade. Comment faut-il l'inclure ?

Et encore : si la Belgique se divise, ce qui risque d'arriver, la scission produira-t-elle une suite d'exilés qui n'auront même pas bougé de leur domicile ?

Julio Cortázar, écrivain franco-argentin, né à Bruxelles, avait quitté l'Argentine sans contraintes majeures au début des années 50. En 1976, suite à un coup d'état militaire, certains de ses textes ont été brûlés et l'auteur lui-même déclaré interdit. Il est donc « parti » en exil d'un pays qu'il avait quitté depuis plus de 25 ans.

Le dictionnaire Lalande établit que « tout concept possède une extension (...) inversement, à toute classe définie d'objets correspond un concept ».

Sans être aussi exigeant, nous devons admettre que, avec l'exil, on est loin du compte. Les exilés de la perception spontanée sont d'évidence, mais derrière le phénomène sociologique, un minimum d'unicité fait défaut.

Ceci fait penser à ce que Sartre disait autrefois de la ville, « qui tire sa réalité de l'ubiquité de son absence : elle est présente dans chacune de ses rues en tant qu'elle est toujours ailleurs ».

Ainsi va des exilés : présents dans chacune des rues, mais toujours ailleurs que dans les définitions.

La question est encore plus complexe si l'on veut considérer ce que la psychanalyse peut étayer pour cerner l'exil autrement que comme « question sociale » – ce qui est bien le cas, dans la mesure où la « mélancolisation » apparaît comme son attribut.

On peut remarquer qu'il est difficile de trouver un texte qui ait cette prétention sans claudiquer devant l'obstacle de la double lecture. Celle-ci est au cœur de cet assemblage, souvent un peu léger, que l'on nomme le psycho-social : la « société » et ses mouvements d'une part, le sujet de la psychanalyse (de l'inconscient), de l'autre.

Cette double lecture, problématique, est l'effet inévitable d'un postulat de correspondance entre l'individu et le collectif : des faits sociologiques – plus largement des phénomènes de la vie collective – cernent le sujet et semblent donner les clés et les coordonnées de son organisation.

« Il y a lieu de préciser la validité des termes individu et collectif, affirme Erik Porge⁷, et surtout leur articulation. Or, la plupart du temps, on ne dépasse pas le niveau peu explicite d'une "résonance", d'un "écho", d'une "correspondance", d'un "redoublement", voire d'une "même structure" ; mais laquelle justement ? ».

7. E. Porge, *Transmettre la Psychanalyse*, Point Hors Ligne, Erès, 2005, p. 8.

La structure, sans doute, mais pas n'importe laquelle – comme dit Porge – et pas n'importe comment. Un exemple permet d'illustrer une impasse exemplaire : en 1944 Ernest Labrousse publie aux PUF *La Crise de l'Économie Française à la Fin de l'Ancien Régime et au Début de la Révolution*, une étude classique de l'historiographie moderne qui prétend expliquer les causes structurales du bouleversement.

Labrousse met en opposition deux thèses concernant les causes de la Révolution : celle de Michelet (la Révolution est une séquelle de la crise et de la misère) et celle de Jean Jaurès (elle doit s'expliquer par la prospérité et par la montée en puissance économique de la bourgeoisie).

Après avoir examiné très en détail la situation économique et sociale qui précède juillet 1789, Labrousse arrive à une conclusion étrange : les deux auteurs ont à la fois, tort et raison. Tout dépend de l'étendue de la période historique considéré.

Si l'on considère un cycle court – cinq ou six ans –, Michelet avait vu juste, car les années qui précèdent la Révolution sont marquées par une profonde régression économique.

Mais, si on se place dans une perspective plus vaste, on constate que Jaurès a aussi raison, car tout le XVIII^e siècle est traversé par une puissante expansion économique qui pousse à la Révolution, une révolution non pas de la misère mais de la prospérité.

Mais qu'est-ce qui fait agir les hommes, qu'est-ce qui précipite la Révolution, la pénurie ou l'opulence ?

La *structure* dégagée par l'histoire sérielle pratiquée par Labrousse ne peut pas trancher entre les deux hypothèses : la Révolution reste un phénomène énigmatique, enchevêtrée entre deux causalités structurales antagoniques.

Qu'est-ce qui organise le rapport entre l'armature des sociétés et l'organisation psychique des sujets qui en font partie ? Autrement dit : comment se génère la subjectivité, qu'est-ce qui fait agir ou s'enfermer dans la passivité ? Plus radicalement : comment le sujet – qui n'est pas exactement la subjectivité – se manifeste en tant que tel comme objection, comme coupure, à la causalité signifiante, dans l'acte ?

Même un philosophe doué d'un solide esprit de système, comme Dany-Robert Dufour, reconnaît que la naissance de la subjectivité contient « un mystère saisissant ».⁸

8. D-R. Dufour, *On achève bien les hommes*, Paris, Denoël, 2003, p. 115.

Si les sujets ne sont pas prévisibles vus de « l'extérieur », car on ne sait pas comment ils sont agrafés aux chaînes signifiantes, l'accostage du problème par des biais interdisciplinaires ne peut que s'ensabler dans une infructueuse diplopie.

Tant que l'individu et le collectif sont conçus comme des doubles, toutes les démarches semblent permises... et très souvent tautologiques.

« Il est vraiment facile d'écrire un traité de mathématiques absolument parfait. En voici un :

$$A=a=a$$

Il n'y manque rien. « Les traités moins parfaits sont plus difficiles à écrire et à lire », s'amusait le mathématicien hollandais Gerrit Mannoury.

Et c'est du côté de l'imperfection, justement, qu'un psychanalyste et philosophe, Slavoj Žižek⁹ prétend s'affranchir de l'éternelle question des rapports entre l'individu et la société : « La communication devient possible par le trait même qui pourrait paraître anéantir le plus radicalement sa possibilité : je peux communiquer avec l'Autre, je suis 'ouvert' à lui, précisément, et seulement dans la mesure où je suis moi-même clivé, marqué par le refoulement, c'est-à-dire dans la mesure où (...) je ne peux jamais vraiment communiquer avec moi-même. L'Autre est originellement l'Autre Place décentrée de mon propre clivage » .

On arrive ainsi à s'amarrer par ce qui divise : les cultures peuvent se reconnaître en tant que réponses différentes « au même antagonisme fondamental, à la même impasse, au même point de ratage ». Et non, comme on le suppose couramment, par un supposé partage de valeurs universelles.

Freud avait déjà utilisé une image de la même veine en affirmant que « le refoulé est (toutefois) pour le moi une terre étrangère, une terre étrangère interne, tout comme la réalité est – permettez-moi cette expression inhabituelle – une terre étrangère externe »¹⁰.

L'homme se trouve donc, toujours, face à une terre étrangère, souvent inclemente ; en tout cas, *autre*. Par ce déficit, dans cette division, il y a une chance de franchir les barbelés de la double lecture : l'étranger de chacun, en chacun, peut faire trame, passage entre l'individuel et le collectif. Mais ce n'est pas tout :

« La psychanalyse concerne les sujets, un par un, dans leur particularité. C'est une histoire privée. Mais ce privé, d'être noué au langage, est par là-même pris dans la grande Histoire, l'histoire publique. Cela vaut pour

9. Sl. Žižek, *Subversions du sujet*, Presses Universitaires de Rennes p. 39.

10. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, p. 81.

l'intime de chacun, *seine Heimlichkeit*, quelle que soit sa biographie, de quelque pays qu'il vienne. »¹¹

Du coup, franchir l'obstacle méthodologique accouche d'une position éthique qui passe par le langage et surtout – point capital –, pour que l'analyste n'entre pas par effraction, par « ce qui nous est adressé » (Lacan). Il n'y a pas de place pour l'intervention de l'analyste hors du commandement freudien d'advenir à la parole.

Mais qu'est-ce qui nous est adressé dans le cas de l'exil ? Je ne le sais pas au juste, et c'est dans ce sens que j'affirmais ne pas avoir d'objet.

Or les mathématiciens nous enseignent que si l'on ne peut pas montrer un objet, ni démontrer qu'il ne peut pas ne pas exister, il faut le construire.

Je n'ai pas du tout cette prétention. Je n'ai pas d'expérience particulière avec des sujets exilés. Si ce n'est que dans celle qui semble être une de ses versions, que certains trouvent presque pittoresque : les sujets psychotiques qui cherchent asile dans les institutions.

On ne peut alors rien dire ? Pas nécessairement : « Certains jours il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire », encourage René Char.

Je vais donc nommer, en quelques séquences, des choses de l'exil. Elles sont alimentées par ma propre expérience, celle de quelques autres et davantage inspirées qu'éclairées par la psychanalyse. Il est question du nom propre, de la langue, de la mémoire, de l'oubli...

Autrement dit : incapable d'être plus articulé que mon objet dans l'état où je le trouve, je vais en exposer quelques éclats, sans trop d'ordre ni système, et de les « inachever » dans leur dispersion. Après tout, on pourrait argumenter avec la vieille affirmation d'Elias Canetti : « N'est décisif que le savoir sinueux et surtout latéral ».

Exit/Exil

Vers 2002 ou 03, en Espagne, au mois d'août, à une centaine de kilomètres au sud de Valence. Il est très tôt, la plage est déserte. De loin, on voit une douzaine de bâtons enfoncés dans le sable. De plus près, on découvre que chacun supporte une photo. Et toujours la même inscription : « Ce matin, vers cinq heures, le cadavre que vous voyez photographié était juste ici, échoué à l'endroit où vous allez vous coucher au soleil ».

11. Anne Lise Stern, « Le savoir déporté », citée par M. Plon, *Raisons Politiques*, n° 25, Paris, février 2007, p.89

Des candidats à l'exil qui n'a pas eu *lieu*. Ils ont laissé à peine – grâce au photographe, et pour quelques heures – la trace fugace de leur noyade. La tentative d'exil s'achève en ravage total. C'est l'exil-exit contenu dans la condensation du titre : *exit*, la sortie de scène, la désolation.

Lacan, dans le séminaire X, marque la différence entre *scène* et *monde*. « D'une part, *le monde*, l'endroit où le réel se presse, dit-il, et d'autre part *la scène* de l'Autre, où l'homme a à se constituer, à prendre place comme celui qui porte la parole... »¹²

Il y a bien sûr d'autres formes de « sortir de scène », moins spectaculaires, qui ne s'échouent pas sur une plage, mais dans des bureaux de fonctionnaires énergiques. Les exclus de l'exclusion, par exemple, ceux qui ont épuisé toute l'échelle de recours et qui, sans inscription aucune, restent au pays du refus condamnés à nulle part. En Belgique, près de 90 pour cent de candidats dans cette situation restent au pays.

Dans ces cas, disserter sur les « effets subjectifs de l'exil » d'un point de vue clinique, me semble inadéquat. Car, avant toute considération clinique proprement dite, la situation même exige d'abord une action pour réintégrer le sujet aux circuits où ces effets deviennent, éventuellement, possibles.

Lorsque une exclusion radicale se met en place, lorsqu'il y a chute dans le réel, c'est la suspension ou l'annulation définitive des effets qui se produit.

L'analyste a peu ou pas à y faire *en tant que tel*, il n'y a pas d'élaboration possible. Rien n'empêche pourtant que, proscrit d'élaboration, il puisse agir ailleurs, avec ses choix politiques ou son éthique de citoyen.

Une analyste bruxelloise, que je sais particulièrement rigoureuse dans sa pratique analytique, est allée contester à l'aéroport – à son corps opposant – l'expulsion d'un groupe d'étrangers. Les gendarmes l'ont traînée par les cheveux, elle a eu même une blessure au pied. Elle n'a pas cédé pour autant.

Il y a des situations qui se discutent sur le terrain éthique de l'acte politique ou citoyen, et non dans celui de l'élaboration signifiante. Ce n'est pas le performatif du « quand dire c'est faire » du texte bien connu, mais un « faire » pour qu'un dire soit, peut-être, ailleurs, envisageable.

Le travail analytique ne peut donc pas s'exercer que sous certaines conditions, objectivement dissociées de l'action politique ; celle-ci n'est pas recommandée, ni exclue, ni censurée. Ni pour l'analysant, ni pour l'analyste.

Il faut reconnaître enfin qu'il existe des pratiques simultanément *locales* et *fortes*. Et même des pratiques qui sont fortes *parce* que *locales*. La psychanalyse, en tant que pratique spécifique, semble être une d'elles. Il ne s'agit

12. J. Lacan, *L'angoisse*, Seuil, Paris, 2004, p. 137.

pas de jouer au refus, mais de se soumettre à un principe de pertinence, à la mise en place d'une discontinuité indispensable : la neutralité, l'abstention, « l'inertie de l'analyste » selon Lacan, opérantes au sein de la cure, font partie de la technique analytique et ne peuvent être sacrifiées au social ou au politique.

Mais ce n'est pas parce qu'ils ne sont solubles dans le social, parce qu'ils préservent la corde de leur technique que les analystes ignorent ce que Lacan appelait les "sciences affines" ni s'écartent « dans le cadre d'un dialogue exigeant, excluant toute forme de compromis épistémologique » – comme dit Michel Plon¹³ – du devoir de comprendre leur époque .

Les mots que l'on adresse

Si l'exil n'a pas des mots, faute de scène, l'exil, lui, peut par contre s'appuyer sur un décor et, à terme, trouver ou se fabriquer une adresse.

- J'ai aussi ma madeleine, plus triviale que celle de Proust sans doute : arrivé en Belgique avec un statut assez incertain, je suis resté les premières semaines reclus dans une petite chambre, loin des commerces et de l'université. J'avais apporté de mon pays d'origine beaucoup de cigarettes et, n'ayant à un certain moment plus de feu, je devais les allumer avec les plaques d'une cuisinière électrique. Le tabac s'enflammait lentement et prenait un goût douceâtre, à incendie de forêt. La saveur me revient fréquemment, intacte, associée à certains mots sans importance, mais assimilés en ces temps d'exilé.

Mais, pourquoi diable je ne demandais pas à quelqu'un de m'acheter des allumettes ?

Ma grand-mère maternelle, vers 1912, avait d'autres mots et d'autres préoccupations. Arrivée de Russie en Argentine à 12 ans, avec une sœur de 14, elle travaillait dur pour envoyer le maximum d'argent à ceux qui, encore dans un village près d'Odessa, espéraient quitter le pays avant le déclenchement de la guerre. « Empacho » (en français à peu près *indigestion*) fut le premier mot chargé, grave qu'elle apprit en espagnol. « Empacho », indiquait que l'ouvrier ne pouvait pas suivre la vitesse standard de la machine. Les pièces s'accumulaient à son poste, la chaîne de montage devait s'arrêter, le renvoi était inéluctable.

50 ans après, enfant, je disais « empacho » et constatais avec une fascination trouble qu'elle réagissait toujours avec la chair de poule.

- Dès que la nouvelle de la révolution russe triomphante était arrivée au

13. M. Plon, op. cit. p. 91.

pays, le frère cadet de ma grand-mère, avec d'autres « maximalistes », avait harcelé sérieusement le curé du village – un des symboles de l'oppression –, sûr que le grand soir allait très vite arriver dans le sud lointain.

A part une très sévère « loi de résidence », qui permettait d'expulser du pays sans retenue les subversifs, des listes noires, avec les noms des agitateurs, circulaient entre les employeurs.

La famille a dû en conséquence contrefaire les papiers d'identité pour changer de nom et échapper à la répression : Sturmak est ainsi devenu Estelman. Ma grand-mère m'a raconté cela un jour, en passant, comme une de ces choses qu'on fait dans la vie.

- Elle était pratiquement analphabète, la grand-mère. Mais très près des mots. Comme elle récusait le porc, mais adorait et consommait sans gêne le jambon, je profitais, en bon athée militant, pour taper sur la contradiction. Avec une sorte de freudisme des steppes, elle ripostait :

« Tu ne comprends rien ; c'est le mot qui me trouble, pas la chose, on me l'avait tellement martelé toute petite... ».

A remarquer que la proscription, signifiée sans doute en russe ou en yiddish, devait porter aussi sur le « jambon ». Mais l'interdiction liée à ce mot n'avait pas pu voyager entre les langues. Allez savoir...

- Banalité, enfin: l'être parlant, en tant que tel – et par définition – est capable d'oubli. Les migrants sont hantés par l'oubli, qui apparaît souvent comme une faute cruciale. Mais, que faut-il se remémorer et sauvegarder ? Que faut-il gommer et, aussi, pourquoi faut-il le faire ?

Difficile ici de ne pas évoquer le Funès de Borges : après avoir subi un traumatisme – une chute de cheval – le personnage devient absolument incapable d'oublier. « Deux ou trois fois, écrit Borges, il avait reconstruit une journée complète, mais chaque reconstruction avait exigé une journée complète. »¹⁴

« Je soupçonne, ajoute l'auteur, (...) qu'il n'était pas très apte pour penser. Penser c'est oublier les différences, généraliser, abstraire ». Mais il y a presque autant de façons d'abstraire, ou de généraliser, que des informations dans l'immarcescible mémoire de Funès.

Trauma

L'exil est, *en soi*, traumatique. Est-il pertinent de lui donner, par principe, une place de choix dans l'économie subjective ? Ne risquons-nous de traiter un sujet « par l'extérieur », insistant a priori sur un trait identitaire ?

14. J. L. Borges, *Obras Completas*, Buenos Aires, Éd. Emecé (c'est nous qui traduisons).

Question fondamentale : la migration surdétermine, par un « effet d'exil », la réalité psychique, ou bien elle est une des multiples façons dont se manifeste la *réalité psychique*, en tant que traumatique ?

« Le corps étranger, l'intrus qui perturbe le cours harmonieux de l'appareil psychique régi par le principe de plaisir, ne lui est pas externe mais absolument inhérent. Il y a quelque chose dans le fonctionnement immanent de la psyché, en dehors de la pression de la "réalité extérieure", qui résiste à l'entière satisfaction. Autrement dit, même si l'appareil psychique était laissé entièrement à lui-même (il) continuerait à tourner autour d'un point d'intrusion traumatique situé à son intérieur », affirme S. Zizek¹⁵.

« L'homme n'est pas à sa place d'une façon ontologiquement constitutive, il se trouve, ajoute l'auteur, jeté en un lieu qui n'est pas le sien »¹⁶.

Il ne serait pas raisonnable de nier qu'il y a des situations existentielles plus difficiles à vivre que d'autres. Cela signifie pour autant que tout est joué ? Que le trauma est absolu, qu'il est capable d'absorber le tout du sujet ? N'y a-t-il pas un risque alors d'être fascinés par le malheur, qui n'a pas d'oreilles ? De bâtir une « ontologie de l'accident », titre d'un livre paru il y a peu ?

Cette petite histoire, pour terminer. Elle ne prétend rien démontrer. Juste témoigner d'un exil avec son arrière-fond d'horreur et d'une position qui a fait acte.

R.A, ancien ouvrier agricole argentin, a trouvé refuge politique en Belgique, après avoir passé deux ans « disparu » dans un camp de concentration pendant la dernière dictature militaire. Un jour, et pas n'importe lequel, il m'a raconté ce que nous avons titré, un peu amusés même, « histoire de la goutte extravagante ».

Il faut, même si c'est odieux, entrer dans les détails : après avoir été torturé à l'électricité, R.A. savait qu'un œdème allait se former inévitablement autour d'une de ses chevilles. Peu après, dans le cachot, l'inflammation laissait toujours échapper une goutte qui, déjà plus froide, déjà pas totalement de lui, montait vers le genoux, car on l'attachait avec les pieds vers le plafond. Mais des fois, plus rarement, il était ligoté les pieds vers le sol. Et alors, sans raison, contre toute logique, la goutte « extravagante », ignorant la pesanteur, semblait se hisser vers le haut du corps.

15 S. Zizek, op. cit. p. 39.

16. C. Malabou, *Ontologie de l'Accident, Essai sur la plasticité destructrice*, Léo Scheer, 2009. On ne peut que constater une fascination pour les formes nées d'un accident, « par accident, une espèce d'accident ». L'exil pourrait être assimilé à l'objet de cette ontologie ?

R.A. avait décidé de garder cette histoire secrète, de ne rien dire de son inquiétude – si l'occasion se présentait – aux autres détenus ; mais sans savoir vraiment pourquoi. Une fois libre, il avait continué à passer sous silence ce fait bizarre pendant presque 20 ans, en y pensant de temps en temps, jusqu'à notre rencontre.

Comment ne pas songer que ce geste « inutile » a préservé son être de sujet, lui a permis de ne pas devenir pure souffrance, simple accident, viande à disposition d'un Autre absolu à qui rien n'échappe.

R.A., aujourd'hui, n'est pas seulement un homme capable d'assumer ses responsabilités ordinaires, mais manifeste une exceptionnelle résistance à la pluie d'identifications proposées par le « monde moderne ». Y compris, et surtout, celles d'ancien disparu sous la dictature militaire et d'exilé malheureux.

Pourquoi n'est-t-il pas un « traumatisé » ? Pourquoi lui s'en sort et pas d'autres ? Qu'est-ce qui, dans une structure, permet de ne pas se « mélancoliser » – pour reprendre l'intitulé initial ?

Je ne crois pas qu'il y ait de réponse de principe à ces questions. On peut quand-même, après-coup, si *ça parle*, lorsque *ça s'adresse*, en savoir quelque chose. Dans le « un par un » de la singularité inévitable. Comme disait Fernando Pessoa, « tous les hommes sont des exceptions à une règle qui n'existe pas ».

* * *

DISCUSSION

M-J. S. – Merci Félix de cet exposé, donc Félix est analyste au Questionnement psychanalytique qui est une association de psychanalystes proche de l'Association freudienne. On peut véritablement constater que tu as réussi la migration dans notre association... Ce que je trouve c'est que tu cernes une dimension de l'exil dont nous n'avons peut-être pas tellement parlé, encore que nous y étions arrivés à la fin de l'exposé de Charles Melman, qui est la dimension politique. Je ne vais pas recommencer l'exposé mais juste pour dire que cette dimension politique est une forme d'inscription symbolique qui traverse les sujets, qu'ils le veulent ou non. Et ce qui est intéressant, pour moi c'est une question qui est au travail, c'est que les sujets mélancoliques n'ont pas de cause. J'étais impressionnée par le fait que les exilés dont tu parles, ils ont un engagement politique, ça a un sens. Ils en sont traversés, ils sont mobilisés et ce n'est pas toujours le cas aujourd'hui. Merci Félix.

F. *Samoïlovitch* – Juste un mot par rapport à ce que tu dis. On peut repérer dans les signifiants l’opposition qu’il peut y avoir entre « adversité » et « adversaire ». Les exilés politiques ont des adversaires, les autres exilés ont de l’adversité, ils font face à une naturalisation de la catastrophe : c’est comme ça. Voilà comment on peut repérer ce clivage.

A. M. – Je voulais en tout cas commencer par vous dire que j’avais été très sensible à ce que vous pouvez soutenir dans vos propos du côté de l’exil intime, dans ce que vous pouvez nous amener. Alors, il me semblait qu’en tout cas dans le champ que vous balayez à propos de ces différentes facettes cliniques que vous nous amenez, c’est que cela vient tourner autour de la question de savoir si dans l’exil ce qu’il en est de la dimension subjective de tout être parlant et qui peut éventuellement venir redoubler certains effets tels que la clinique dont on a beaucoup parlé hier, certains effets de rupture, de trahison du père, de trahison des valeurs ancestrales, de fuite, de rupture dans la transmission, il y a certainement de cela, mais vous venez dire aussi que l’exil peut venir fonder le sujet. Tout cet aspect-là de la question que vous développez largement.

Et plus particulièrement, pourrait-on dire que l’exil politique peut, dans certains cas, constituer une trame subjective qui va pouvoir venir soutenir la subjectivité, qui va permettre à un sujet de s’inscrire. Il me venait la même question en vous écoutant, à propos de l’exil juif, ou doit-on plutôt parler d’exode juif ? C’est-à-dire le mot “exode” laissant entendre qu’il y a un chemin précédant le sujet. L’exode juif pourrait alors passer pour le paradigme d’un exil qui est inscrit symboliquement, où il y a un chemin à suivre, en tout cas qui précède le sujet et cela depuis la destruction du temple.

Tout en parlant me vient une autre question : parlons-nous du sujet de l’inconscient ou de la subjectivité ? Je me rends compte que peut-être ces deux dimensions sont présentes. Parlons-nous du sujet lacanien, du sujet de l’inconscient, le sujet de l’énonciation ? Ou parlons-nous de ce qu’il en est du sujet, c’est-à-dire la subjectivité ? En parlant, les deux aspects de cette affaire me viennent.

Une deuxième série de choses concernant effectivement la dimension politique de ce que vous ramenez. Il y a, bien entendu, l’exil politique, mais cela vient poser la question de la dimension politique des conditions de la parole. Lorsque l’on assiste dans cette dimension politique à des systèmes politiques qui sont dérégulés, des systèmes symboliques qui ne permettent plus un certain agencement des conditions de la parole, qu’en est-il dans ces conditions-là de l’acte du psychanalyste, qu’en est-il pour un sujet ? Y a-t-il encore moyen de prendre la parole ?

(...) qui puisse ménager un certain écart, une certaine altérité, une certaine division, où justement un sujet divisé va pouvoir venir prendre la parole. C'est-à-dire, est-ce que la parole reste possible si les lois du langage ne sont pas respectées dans le symbolique ?

F. Samoïlovitch – Pour la dernière partie de la question, je répondrai à la lettre. Prendre la parole, comme nous avons l'expérience du coup d'état militaire : la première chose que fait l'armée c'est prendre la revue à la télévision, donc prendre la parole. Pas prendre les mesures du gouvernement. Donc, effectivement, on n'a pas la parole : elle est prise. L'objectif physiquement privilégié ce sont les radiocommunications. Je ne sais pas comment ça a changé maintenant avec Internet, mais enfin de toute façon, le noyau même et le premier acte c'est prendre la parole, au sens le plus strict. Bien sûr, bien sûr. Il ne faut pas oublier l'institut Goering en Allemagne et je ne le dis pas seulement pour le fait institutionnel, mais pour la défense de certains analystes qui voulaient défendre une parole qui était déjà prise ailleurs. Évidemment que ça n'a pas marché et c'était pour « sauver la psychanalyse ». La sauver en sacrifiant la parole. Finalement, ils auraient perdu et la psychanalyse et la parole. Jusqu'à nouvel ordre la psychanalyse ne semble pas s'adapter beaucoup à des systèmes totalitaires, que je sache. L'expérience historique semble le montrer. Bien que, deux fois, l'Argentine est une petite exception. Mais ça reste une circulation restreinte de la parole et les psychanalystes sont chassés des lieux publics...

J-J. T. – Merci beaucoup, votre propos était très intéressant. Vous avez fait exprès de nous exiler un peu, de détour en détour... C'est intéressant cette obligation associative que vous avez produite, dont le fil n'est pas immédiatement causaliste unique. Je suis très sensible à cet aspect.

Il y a une question que je souhaitais vous poser. Assez bizarrement, dans les pérégrinations des familles juives est-ce qu'à un moment vous pensez que quelqu'un utilisait pour lui-même le terme « exilé » ? Parce que dans mon expérience, même si le paradigme est l'exode c'est-à-dire même si ça fonde métaphoriquement le signifiant de l'exil, curieusement les sujets eux-mêmes pour eux-mêmes n'utilisent pas cette signification de l'exil. Comme un juif ne se disait pas immigré. On retombe sur ce que vous évoquiez très bien, c'est-à-dire non pas quelque chose qui a à voir avec le parcours de la grande histoire, de l'étude ethnosociologique, mais le fait que le courant souterrain de l'ek-sistence du sujet n'est pas exactement homéomorphe à la représentation sociale qu'on s'en fait. Moi, j'ai toujours été surpris : je n'ai jamais entendu un copain, quelqu'un de la famille pour lui-même, parlant de l'histoire juive, utiliser ni les signifiants

de l'immigration ni même de l'exil. Jamais ! Et il se peut, comme disait Pierre-Christophe, que d'ailleurs c'est cela qui fait que l'antisémitisme vient reprocher à ce sujet de se sentir élu...

Donc, c'est intéressant votre propos. Y compris d'ailleurs une partie qui est drôle, qui touche à l'exil par le fantasme c'est-à-dire la signification du porc qui existe dans une langue et qui n'est pas interdite dans l'autre et qui fait que le sujet même dans ses rituels alimentaires se trouve divisé, non pas par la grande histoire mais par la marche fantasmagique... C'est génial ! On sent bien que le même mot vaut dans des acceptions assez variées... Merci !

F. Samoilovitch – Je n'ai jamais entendu le mot exil non plus, jamais. Mais jamais, jamais, jamais...

J.-J. T. – Vous ne l'utilisez jamais à propos de vous-même ?

F. Samoilovitch – Non.

M.-J. S. – Je trouve qu'en revanche, Félix, tu ouvres une question extrêmement importante, que je pense nous allons traiter prochainement à l'ALI, qui est la question des mémoires. Ça c'est une question qui reste ouverte.

J.-J. T. – En novembre, j'en profite pour vous inviter, on fait à Paris des journées qui seront consacrées à un terme qui, apparemment c'est comme l'exil, n'est pas un terme de la théorie psychanalytique, les mémoires. Cela permettra d'inviter de grands témoins de l'histoire, des gens qui se sont engagés dans le témoignage de la grande histoire et de ses traumatismes, pour leur demander ce qu'il y a à penser de ce réel incompréhensible, effectivement a-symbolisable. En contrepartie, si on y arrive, ils interrogeront des psychanalystes sur les mots que la psychanalyse a pour en parler à sa façon c'est-à-dire la répétition, le fantasme, le trauma, etc. Comment nous faisons pour capitonner ce réel-là, si nous y arrivons ? Merci Marie-Jeanne.

N. H. – Je voudrais dire un mot. J'ai bien aimé ce que tu avances Jean-Jacques par rapport aux juifs élus partout. Quand vous regardez le dictionnaire de la langue française, vous trouvez beaucoup de signifiants qui viennent d'autres langues mais qui y trouvent leur place définitivement. Les linguistes vont dire que ça vient de tel endroit, ça vient de l'Arabe, de l'Italien, etc... Mais bon, ils ont tout à fait leur place dans la langue française et ils assurent non plus une fonction d'exilé mais la fonction de ce signifiant qui peut-être n'a pas été invité, n'a pas été choisi, mais qui a fait sa place. Exactement comme la personne. On le voit dans la société : il n'est pas invité, il n'est pas désiré, il n'est pas aimé, mais il fait sa place

quand même. Regardons en France, le nom le plus répandu quel est-il ? Ce n'est pas Dupont... C'est Gomez et Garcia, ce sont les noms patronymiques les plus répandus en France. Comme quoi la société elle-même, la culture elle-même est un processus d'exil et de reformation en permanence. Ça ne s'arrête pas, rien ne l'arrête au point de dire que même pour une société comme la France les noms patronymiques ne sont plus Dupont, etc. Est-ce qu'on les avait invités les Garcia ? Non, c'est quelqu'un qui a fait sa place et qui estime, je reprends le terme de Jean-Jacques, qu'à partir d'un moment : j'y suis, j'y reste et je suis « l' élu » entre guillemets mais il le fait à titre individuel.

Je termine avec cette notion, mais enfin il faut le dire : l'exilé Loti n'est pas l'exilé Châteaubriant, n'est pas l'exilé Rousseau... Vous savez Rousseau à la fin de sa vie avait dit : comment relativiser la question de l'origine ? Il faut trouver l'autre qui serait l'autre par excellence, c'est-à-dire les corses à son époque. Le corse pour lui, c'était le bon sauvage et il ne rêvait que d'une seule chose : qu'on lui donne la Corse pour reconstituer ce qu'il appelait à l'époque la république de Platon. Je veux dire comment Loti est allé vers les Turcs et est devenu un Turc, Châteaubriant est allé prêcher la supériorité de sa culture et Rousseau, pour relativiser la question de l'origine, pensait qu'il y avait une origine effectivement encore tenable, un début et c'était le bon sauvage. On peut reconstituer quelque chose à partir du bon sauvage. Cela juste pour dire que l'exilé qui est un véritable exilé c'est lui le Flying Dutchman, il navigue véritablement sans boussole.

M-J. S. – Merci Nazir. Y a t il des questions ?

A. B. – C'est une remarque que je livre à la réflexion. On parlait de l'exil et d'Israël, et finalement Israël n'était pas en exil. Et je me faisais cette réflexion : si le peuple d'Israël est élu par Dieu ce n'est pas dans un moment d'exil, c'est dans un moment de promesses d'une terre. C'est-à-dire que le moment d'élection du peuple juif c'est lorsque Moïse fait alliance avec Dieu pour retourner à la terre de Canaan, retourner alors qu'auparavant il n'était pas élu. Donc, ce qui fonde Israël n'est pas l'exil de Canaan, ce qui fonde Israël c'est le retour à Canaan. Et quand la diaspora juive, après la destruction du temple au premier siècle après J.-C, amène à la dispersion d'Israël qui a duré jusqu'en 1947 et la fondation de la nation d'Israël et de l'état, le peuple juif s'est retrouvé dans une situation où il s'était déjà trouvé puisque son identité de peuple élu se fonde sur le retour, pas sur l'exil. Alors, je me disais : est-ce que ce n'est pas ça qui fait que les juifs ne se sentent pas exilés ?

J.-J. T. – Non, mais là, il faudrait prendre une journée d'étude entière. Je pense que, si vous me permettez, c'est une interprétation qui ne serait qu'historique ce que vous venez de produire. À savoir, qui met en relation l'antique sortie de juifs d'Égypte avec ce qui s'est produit lors des brisures de l'histoire et la nécessité pour les juifs qui n'avaient pas d'autre lieu en Europe de retrouver un foyer. Ensuite le lien mythique qui s'est constitué pour certains autour d'un appel religieux à la terre et au heim à nouveau. Ça c'est une interprétation qui vaut mais que vous ne trouverez produite que par une lecture historico sociologique de cette affaire, voire religieuse pour les plus convaincus. Mais ce n'est pas la plus intéressante pour nous. La plus intéressante pour nous, si on suit le fil du propos qui vient de se tenir, ce n'est pas ça.

Même quand les juifs apparemment commémorent Pessa'h puisque vous terminez par cette phrase extraordinaire de Pessa'h, la passe donc, ils disent apparemment nous venons rappeler la sortie de l'esclavage. Mais il faut bien que vous entendiez que le sujet qui dit cela au moment même, hic et nunc, sa vraie question n'est pas tant de se rappeler qu'il y a quelques milliers d'années nous étions entre guillemets « esclaves en Égypte », ça ce serait du mémoriel commémoratif, ce n'est pas ça la question. La question que pose le sujet ce jour-là, la question qu'il pose à sa famille, à ses enfants, à ses voisins, à ses amis, c'est de dire : toi qui est là, es-tu sûr qu'aujourd'hui même tu n'es pas esclave ? Et si tu es esclave, peux-tu dire de quel objet ? De quoi ? C'est ça la « question juive » entre guillemets et c'est celle-là qui nous intéresse. Ce n'est pas tellement de mettre en relation l'antique exode et la fondation de l'état d'Israël qui est entre guillemets, au sens fort, « accident nécessaire de l'histoire » à la sortie de ce que l'on connaît, de l'horreur. Vous voyez, il faut faire attention à cet aspect et ça me paraissait inclut dans le propos que vous avez tenu. Il faut que nous restions dans la dimension de la division analytique introduite par notre discipline et pas simplement dans la lecture de l'histoire, qui a son intérêt, mais qui malheureusement met dans des liens de causalité des choses mais par facilité. Même si c'est l'histoire officielle d'Israël, ça c'est un autre problème. Voilà où l'on en est... Enfin où l'on peut en être.

E. Samoilovitch – Oui. Mais je pense que c'est une question tellement large qu'elle en devient difficile à articuler.

P. M. – Toujours sur cette question de l'exode et de l'exil. Moi, j'ai quand même été surpris du rapprochement de ces deux termes, exode et exil. Alors, c'est un peu naïf comme réflexion, mais l'exode, j'ai toujours entendu lire ça comme une sorte d'anti-exil. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que

le mot « exil » soit présent dans le texte biblique pour parler de l'exode. Et qu'on a parlé d'exil dans le texte biblique toujours à propos des événements de la destruction du temple et de l'exil à Babylone, dans les psaumes. Je trouve qu'il y a dans l'exode, comme le rappelait Alexandre, quelque chose où l'on passe d'une servitude, pas tellement à une promesse. La terre, elle n'est pas sainte, elle est promise. C'est peut-être pour ça qu'on peut, sur la base de cette promesse, être chez soi là où on est. Où si vous voulez, faire de là où on est un chez soi... Habiter finalement, peut-être que l'exilé c'est celui qui n'habite pas ou pas encore...

M-J. S. – Tout ça sont des éléments pour des journées d'étude ultérieures... Je pense que l'intervention suivante se prête bien au titre de conclusion puisqu'il s'agit de: Une bouteille à la mère, exposé par Christian Dubois.